

dans leurs rapports. Pour sortir de l'enfer dans lequel la honte a jeté la famille, nulle autre solution que celle de la marier malgré elle à un fils d'un notable de la ville ne lui paraît possible. Pour ses parents le jeune prétendant qui souffre d'une tare rédhibitoire a sauvé leur honneur en acceptant d'épouser celle qui est désormais considérée aux yeux de tous comme une traînée. Mais entre la mère et la fille une grande déchirure s'installe et leur relation se détériore totalement. Pleine de colère et d'amertume, la mère redouble de violence envers sa fille et se lance dans une spirale de haine qui la mène au bord de la folie. Quant à Djamilia, martyrisée et punie sévèrement, elle demeure déçue de la réaction excessive de sa mère qui se montre cruelle et acharnée à lui faire mal. Elle a compris que ses rêves sont brisés et qu'elle n'a plus rien à espérer. Son ange gardien Bouzoul, l'aide en lui conseillant de partir "vers une contrée où [elle serait] respectée et protégée" attirant son attention sur le fait "que les lois, nécessaires pour s'affranchir de la force et des hégémonies, ne changent pas obligatoirement les mentalités" (161). Et quand il ajoute qu'il lui "faudra surtout fuir ceux qui tuent pour une idéologie, ensuite les combattre par les armes ou par les mots" (162), elle réagit vivement contre l'injustice qui la frappe. Guidée par une force intérieure, elle s'échappe définitivement de la persécution constante et de la violence permanente, mettant fin à une existence morose teintée de cruauté et de rigidité.

Avec des mots simples mais durs, Leïla Marouane qui vit à Paris depuis 1991, lance un cri bouleversant pour dénoncer la violence de l'autorité patriarcale conjugée ici à l'agressivité maternelle, et le poids des traditions envers les femmes, transmis de génération en génération. Son roman puissant et émouvant est une charge féroce contre les tabous et les préjugés de la société traditionnelle algérienne. Fidèle à ses engagements, l'écrivaine réussit encore une fois à transformer une tragédie féminine ordinaire en lutte forcenée pour la liberté, la dignité et l'émancipation de l'être féminin.

OKTAPODA-LU, Efstratia (dir.) (2006) *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*, Paris, Éditions Publisud, 237 pp. [Estrella DE LA TORRE GIMÉNEZ]

En janvier 2006, Mme. Efstratia Oktapoda-Lu, qui avait déjà codirigé *La francophonie dans les Balkans. La voix des femmes*, nous surprend avec un nouveau titre qui complète l'antérieur. Il contient quinze excel-

lents articles consacrés à la recherche comparatiste autour de l'éternelle question de la francophonie, celle de l'identité, et du multiculturalisme dans les Balkans.

L'ensemble du volume reste très attirant et fort intéressant pour tous ceux qui sont attirés par le concept même de "francophonie" et les littératures qui émergent de son sein car il ouvre des portes que l'on croyait inexistantes.

Pour les non initiés, il convient de signaler que les pays hétérogènes qui composent les Balkans possèdent leurs propres littératures et leurs écrivains en langues roumaine, albanaise, grecque ou serbo-croate, et pourtant, en parcourant cet ouvrage le lecteur restera étonné face à une réalité : les Balkans constituent un nouvel espace francophone avec une littérature remarquable rédigée dans la langue de l'Hexagone. La francophonie dans les Balkans, comme affirme Efstria Oktapoda-Lu dans son avant-propos, est donc une réalité linguistique et culturelle.

Dans un premier temps, nous apprenons l'existence de Stjepan Zanovic, auteur d'origine albanaise écrivant déjà en français dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Gabrijela Vidan risque une question à propos du problème identitaire de l'auteur, "patriotisme d'une part et cosmopolitisme de l'autre?", question à laquelle il serait possible de répondre en tenant compte du moment historique dans lequel l'auteur élaborait sa production où la plupart de l'intelligentsia européenne se trouvait confrontée au même problème.

Mais au fur et à mesure que nous plongeons dans l'ouvrage nous serons vivement intéressés par d'autres écrivains qui, plus proches de nous dans le temps, nous ont laissé un corpus littéraire d'un grand intérêt. Nous allons parcourir la carrière littéraire du diplomate Albert Cohen, né à Corfou en 1895 et mort à Genève en 1981, à travers l'excellent article de Georges Fréris qui arrive à nous convaincre du fait que l'œuvre romanesque de Cohen témoigne son attachement à son identité culturelle et non pas nationale et démontre que sa "mythologie personnelle, voire l'identité culturelle, l'emporte de l'identité collective ou nationale" (189-190).

Laurent Rossion rapprochera deux petites pièces de théâtre : *Délire à deux* et *M'sieu Léonida face à la réaction*, la première rédigée par un auteur dont parfois nous oublions les origines roumaines, Eugène Ionesco, et la seconde par celui qui a été considéré son grand aïeul, Ion Luca Caragiale. Rossion conclue que Ionesco se fait le successeur de Caragiale pour passer à un niveau de généralisation plus grand.

Un autre dramaturge roumain attire l'attention de Maria Voda Capusan, Matei Visniec. Partisan d'une structure théâtrale "mobile", Visniec s'expliquera dans son *Théâtre décomposé* où il s'inspire du Livre mallarméen pour défendre l'approche plurielle de l'œuvre théâtrale.

L'éternelle lutte identitaire des écrivains non français écrivant en français restera bien précisée à travers plusieurs articles. Celui d'Efstratia Oktapoda-Lu consacré à Clément Lépidis, écrivain francophone aux origines grecques et balkaniques, dont la toile de fond de prédilection sera l'Orient. Anne-Rosine Delbart, nous fera parcourir les "dualités" de Benjamin Fondane et ses différentes "divisions" identitaires avant de se décider pour celle qui allait l'identifier. Ismail Kadaré, un albanais exilé en France, nous sera présenté par Alketa Spahiu. Ses récits nous montrent un monde à la recherche de son identité, l'écrivain sera considéré "le héraut de la conscience de tout un peuple".

La Serbie sera représentée par Négovan Rajic, dont l'écriture, d'après Jelena Novakovic, renferme un double aspect, "éthique et esthétique, engagé et poétique". Elena-Brandusa Steiciuc, ouvre son article consacré à Panaït Istrati, avec l'éternelle question qui résume le grand problème des écrivains francophones: "Écrivain roumain d'expression française ou bien écrivain français d'origine roumaine". Arzu Etensel Ildem dira de Nedim Gürsel qu'il s'agit d'un écrivain auquel ses compatriotes turcs reprochent de ne pas être un vrai exilé mais d'être parti volontairement en France, mais l'auteur de l'article verra en lui "un pont qui relie le monde francophone à la Turquie et qui mène le lecteur français vers le monde turc" (226).

Le problème identitaire touche d'autres intellectuels que les écrivains, c'est le cas du peintre Georges Papazoff analysé par Roumania L. Stantcheva et du médecin-écrivain turc Marco-Ovadiya Albukrek, dont Emine Bogenç Demirel conclut que même profondément imbu des grands écrivains classiques français, il restera un défenseur du "multiculturalisme et de la langue française" en arrivant à recréer un "univers multiculturel et francophone".

La littérature féminine sera représentée par Margarita Lymperaki, à propos de qui Vassiliki Lalagianni et Marita Paparoussi concluront: "Partout où elle se trouvait, et même si elle à été 'un peu francisée', ce à quoi elle pensait et ce qu'elle déclarait, c'était que la France l'avait finalement aidée à retrouver et à aborder la Grèce" (175). Mots qui pourraient résumer les sentiments et les dessins de la plupart des auteurs qui conforment la "francophonie".